

RAGAB SAAD

AL-SAYED

Notre enfant bleu

Traduit de l'arabe

par Fayza El-Qasem

C'est exactement dans le même coin

qu'il est assis en ce moment. Dans la photo, il a l'air beau... Le confortable fauteuil rouge de l'entrée... Quelques plantes vertes d'appartement... De beaux rideaux qui couvrent les deux murs à angle droit.

Elle avait insisté pour s'asseoir en robe de mariée à ses pieds, la tête penchée sur ses jambes.

Ce n'était pas seulement le coin qui avait changé, la chambre entière, voire l'appartement tout entier, étaient encombrés de meubles fonctionnels à usage multiple. Ce n'était pas là la seule cause de désolation, les visages aussi en étaient empreints. Il avait perdu l'éclat de son visage.

En parcourant la photo de mariage dans son grand cadre toujours suspendu dans l'autre pièce, un des enfants dévisagea son père et interrogea : « Père... où est donc ta joue ?... Tu as deux joues sur la photo mais ton visage est osseux maintenant ! ».

Tous les parents avaient alors commenté les photos de la fête, quelques jours après le mariage : « Nos yeux, nos visages semblaient éclatants de bonheur ».

Mais il n'y avait que mon visage... Où était le sien ?

Il rassembla les albums de souvenirs et les remit à leur place dans la bibliothèque. Il remua lentement et se laissa choir dans un lit en désordre. Il éteignit la lampe et garda les yeux ouverts

dans l'obscurité, il avait peu d'espoir de s'endormir sur le champ malgré la fatigue de la journée, mais comme chaque soir, le sommeil frapperait longuement et péniblement à sa porte. Tout laissait croire que cette nuit, il ne s'endormirait pas avant l'aube, au contraire il resterait éveillé, comme les nuits qu'il avait passées à contempler son visage... Le visage qu'il avait connu dans sa vie, tel un rêve épanoui et ombragé; le visage aussi qui se referma et s'éloigna, et plein de dépit et de colère, laissa tout tomber derrière lui et disparut.

L'aîné des enfants se retourna dans son lit. Il grommela et se gratta la tête énergiquement puis bondit dans son lit: « papa, es-tu réveillé? lança-t-il... Je veux aller faire pipi..., je veux boire! » Il l'accompagna aux toilettes puis ils regagnèrent la chambre. Le petit sauta dans son lit et le père se pencha au-dessus de lui pour le border alors qu'il replongeait dans son sommeil.

Quand le petit vint au monde, nous avions un lit avec des gamitures de dentelle. Quelques mois après sa naissance, elle avait parlé de la nécessité de remplacer le berceau par un lit. Elle avait aussi observé que l'on commençait à se sentir à l'étroit dans l'appartement après la venue de l'hôte.

Lorsqu'elle eut répété l'observation, je fis en sorte de la calmer et de lui rappeler que le bail était de cinq ans, et qu'il ne restait qu'un peu moins de deux ans à tenir.

Ce bail ne faisait pas partie des clauses de notre mariage, mais constituait un engagement et un espoir pour notre vie commune. Il est vrai qu'elle avait beaucoup hésité à ce que nous démarrions notre vie de couple dans l'appartement. Selon elle, l'appartement était modeste et guère convenable. Quant à moi, j'estimais au contraire que nous étions chanceux de l'avoir obtenu. Nous cherchions péniblement un logement avec nos économies de misère. Un beau jour, le gouverneur de la ville avait décidé d'attribuer arbitrairement des appartements. Je n'avais pas cru mes oreilles en entendant mon nom dans le grand stade où eut lieu le tirage au sort. J'avais un espoir sur mille avec cette attribution arbitraire. Ce jour-là, je lui dis que c'était la seconde fois dans ma vie que la chance me souriait: la première, c'était quand je l'avais rencontrée et la seconde quand l'attribution arbitraire du gouverneur m'avait permis d'accéder à l'appartement.

Par la suite, elle parla de la gêne qui nous pousserait à nous

abstenir de rendre visite à nos amis et de les inviter en retour dans notre habitation modeste et populaire. Elle ne parlait pas d'elle seulement, elle m'incluait aussi, étant donné la fonction que j'occupais et mes relations sociales très étendues.

A quoi je répondais que nous ferions pour le mieux avec nos économies afin de rendre cet appartement un nid d'amour et de beauté.

Ensemble, nous pensions que c'était un lieu provisoire où nous passerions cinq années au grand maximum. Nous nous permîmes de colorer en rose notre rêve en planifiant nos années futures empreintes d'espoir. Nous étions convaincus que tout irait pour le mieux. Nous avions l'espérance à la bouche, elle avait une saveur douce. Nous nous disions que nous serions sauvés au même titre que les autres. Nous réaliserions nos rêves au milieu de cette vague montante qui soulève le navire échoué et l'emporte vers d'autres cieux.

Nous étions persuadés que notre mini-plan quinquennal était ce qu'il fallait. Nos sous nous avaient aidés à embellir notre deux pièces. Lorsque ce dernier fut rempli de meubles bien choisis et que nous eûmes mis la dernière touche, deux jours avant le mariage, nous ne doutâmes pas une seconde que nous nous trompions, que nos calculs n'étaient pas assez précis et que les couleurs n'étaient pas ce qu'elles étaient.

Puis lorsque le médecin de la Sécurité Sociale confirma une nouvelle grossesse, nous commençâmes à découvrir les réalités. Notre compte d'épargne était vide. Le nouvel hôte arriva à un mauvais moment, malgré toutes nos précautions. Avec lui, arriva une vague de tristesse qui envahit complètement la mère. Elle découvrit qu'elle n'avait plus acheté de vêtements, à part ceux qu'elle avait emportés de chez son père.

Vers le milieu du mois, nous nous demandions où passaient nos salaires. Nous avons cessé de penser en commun. Elle pensait avoir fait fausse route, elle commença à regarder en arrière et à amèrement revenir sur ses projets. Elle n'avait aucune pitié pour moi, elle se révoltait et élevait la voix. Les voisins accouraient aux fenêtres et aux balcons, derrière les portes pour entendre les cris qu'elle me lançait au visage et son refus de passer sa vie dans un trou pourri, entouré de sordides balayeurs et d'ouvrières du dévidage de coton.

Les voisins clignaient de l'œil quand ils m'apercevaient.

Je restais impassible quand elle explosait. Je me levais et lui préparais un verre d'eau et un calmant. Elle se relâchait et dormait. Quand elle se réveillait, elle était douce et paisible, elle me couvrait de baisers et implorait mon pardon : « ce n'est pas ta faute. Je le sais bien. Ce n'est pas ta faute ».

A chaque fois, la même interrogation lancinante – comme si nous ignorions la réponse – comment tout cela est-il arrivé ? et qui en est le responsable ?

Parfois, nous incriminions nos moyens modestes.... Il est vrai que nous nous étions contentés de notre sort de fonctionnaires, sans chercher à épanouir des forces enfouies en nous qui auraient pu nous ouvrir la voie, comme ce fut le cas pour d'autres. Beaucoup de nos amis avaient franchi le seuil de la misère et s'étaient avancés à grands pas dans le monde des riches. Certains avaient émigré à l'étranger, mais d'autres avaient constitué une fortune en restant sur place. L'un d'eux avait convoité ma femme et avait voulu l'épouser mais elle m'avait alors préféré... Aujourd'hui, il roule en Volvo tandis que je la garde recluse dans cette HLM. Il est vrai qu'elle n'en parle jamais ouvertement, néanmoins dès qu'il nous arrive de mentionner son nom, elle se retire dans ses songes en soupirant.

Son deuxième accouchement s'annonçait difficile. Le médecin s'étonnait et pensait qu'elle agissait contre la nature, comme si elle refusait de mettre son enfant au monde... Elle pouvait très bien accoucher d'une manière naturelle, mais elle s'y refusait !

Il fut alors obligé de pratiquer une césarienne, car l'enfant, lui aussi n'était pas dans un état normal. Sa mère, encore dans le brouillard, ne le vit pas durant trois jours, passée l'opération.

Et lorsque, enfin réveillée, nous lui remîmes un enfant au teint bleuâtre, elle le regarda longuement mais détachée et se détourna de lui.

L'enfant souffrait d'une malformation à l'auricule et d'un trou dans le cœur.

Un an après sa naissance, elle se contenta de dire que l'enfant était venu avec l'intention de repartir. Elle se montra alors affectueuse parce que l'hôte en question n'était que de passage. Plus d'une fois, je l'ai écoutée lui parlant très affectueusement, comme si l'hôte entendait et comprenait.

« Ne sois pas triste, lui dit-elle un jour... la vie n'en vaut pas

la peine... Je suis désolée que tu souffres ainsi même si tes jours sont comptés parmi nous. Nous ne pouvons pas t'aider parce que nous sommes impuissants... Nous avons été trompés, ton père et moi... pris par surprise... Nous ne possédons que cet endroit misérable. Tu n'auras pas l'occasion de grandir et de ressentir cette honte de devoir passer ta vie entière ici. En somme, tu as de la chance, mon pauvre petit ! »

Dans le cabinet du médecin, le jour où il nous apprit qu'il y avait un espoir de le guérir, dans cinq ans, c'est-à-dire le jour où l'on pourrait l'opérer du cœur, elle resta impassible, silencieuse, indifférente, jusqu'à la sortie. Puis dans la salle d'attente, au milieu des patients, elle s'immobilisa soudain et hurla : « encore cinq ans, cinq années de souffrance ! »

Elle s'agrippa à ma chemise et la déchira sans cesser de hurler. Le cabinet était en effervescence. Le médecin accourut dans notre direction. Mon état d'extrême lassitude me poussa à la gifler. L'employé de la réception nous conduisit dans une pièce retirée et vide, le temps de reprendre nos esprits. Je m'assis avec l'enfant au cœur mal formé, et celui-ci se pelotonna contre moi. Elle choisit de s'asseoir loin de nous, et posa sa paume à l'endroit de la gifle.

Quelques minutes de silence s'écoulèrent puis elle prit la parole calmement et distinctement :

« Je ne retournerai plus avec toi. Il faut que nous divorcions ! »

Elle se leva, arrangea ses cheveux et ses vêtements et se retira du cabinet. Je la suivis du regard sans songer une seconde que ce serait pour la dernière fois.

Ragab Saad Al-Sayed écrit des romans et des nouvelles à Alexandrie, ville dans laquelle il habite.